

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 12 (1874)
Heft: 40

Artikel: Lausanne, 3 octobre 1874
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-182895>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr ; six mois, 2 fr.
 Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteure vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, 3 octobre 1874.

« L'Italie est-elle la terre des morts ? » tel est le titre d'un livre dans lequel Marc-Monnier célébrait, il y a quelques années, la gloire de cette terre classique et saluait ses promesses d'avenir.

Depuis le moment où l'écrivain genevois traçait ces pages brillantes, l'Italie a accompli l'œuvre de régénération et d'unité nationale ; elle possède Rome, elle est devenue l'une des grandes puissances de l'Europe.

Dans ce travail de reconstitution, l'on a pu remarquer avec quelle direction modérée et prudente le but a été poursuivi. Le gouvernement italien, en particulier, a montré la plus grande sagesse dans sa lutte contre les prétentions de l'ultramontanisme.

Nous faisions ces réflexions dimanche dernier en voyant la colonie italienne habitant la Suisse romande, défilier nombreuse dans nos rues et célébrer avec enthousiasme le grand événement du 20 Septembre 1870, le retour de Rome à l'Italie.

Est-ce que l'on avait craint des démonstrations trop bruyantes, des discours compromettants ? Le fait est que nos autorités cantonales et communales faisaient complètement défaut au banquet. Et pourtant cette manifestation a été empreinte d'un cachet d'union et de modération qui a frappé les rares Vaudois qui ont eu le plaisir d'y assister.

La salle était décorée des portraits de personnalités qui ont joué un rôle dans l'histoire de ces dernières années : Mazzini, Cavour, Garibaldi. Ces rapprochements nous semblent forcés ; mais ces hommes ont, quoique partant de principes opposés, dévoué leur vie à la grande pensée commune de l'indépendance nationale, et cela suffit pour que les Italiens les confondent les uns et les autres dans un même sentiment d'amour et de reconnaissance. C'est là un signe caractéristique. Un peuple est capable de grandes choses, quand l'idée nationale y est assez puissante pour faire oublier les divisions de partis.

Que n'en est-il ainsi chez cette autre nation latine, la France, où les partis ne se pardonnent jamais et où les luttes intestines prennent parfois un caractère révoltant de cruauté et de barbarie ?

Philippe Corsat.

Philippe Corsat, ou *Pippo*, comme il aimait volontiers à se nommer, et comme le nommait tout le quartier St-Gervais, Pippo n'est plus. Il s'est éteint dimanche dans la matinée, mélancoliquement, philosophiquement, ne regrettant de la vie que son *Carillon*, duquel il était fier d'être père.

Pippo avait 67 ans. Il était bourgeois de Pully, où il est né. Vers 1830 il vint à Lausanne et entra comme garçon barbier chez Bonnet, alors place du Pont. Il regardait la vie avec assez de tristesse : son père n'avait pas été heureux en affaires ; cela le peinait et tout à la fois dérangeait les grands projets qu'il mûrissait. Pippo en parlait souvent à ses camarades de pension, chez Louis Vaney, rue de la Madeleine.

C'est là, chez Vaney, qu'il chanta pour la première fois sa chanson du *Choléra-Morbus*, qui fut imprimée et devint extrêmement populaire à Lausanne :

C'est le choléra-morbus !
 En diète
 Q'on le mette.
 C'est le choléra-morbus !
 Vite un bataillon de plus !

A Neuchâtel, puis plus tard à Genève, il continua à faire des barbes et des chansons. Les purs Genevois, les vieux Genevois de la vieille Genève, aimait l'esprit frondeur de ce Figaro, qui semblait avoir été mis au monde tout exprès pour eux ; ils firent tant et si bien que Pippo finit par dire un éternel adieu au rasoir pour prendre la plume du journaliste. Il fonda, en 1852, son *Carillon de St-Gervais*.

Le *Carillon* est le seul journal charivarique suisse qui ait pu vivre plus de vingt ans ; parce que ce fut un journal supérieur ? non ; mais d'abord parce que Pippo était tenace et persévérant. Il n'a jamais voulu accepter cette idée que le *Carillon* pût mourir avant lui : — « Quand je n'aurai plus ni encre, ni plume, ni papier, nous disait-il un jour, j'écrirai mes pensées sur les murs, avec mon sang et du bout de mon doigt. » Cela est honorable. Ensuite, le *Carillon* a pu vivre parce que Pippo, durant 22 ans, n'a cessé un seul instant de défendre la cause de l'ouvrier, sa liberté, son bien-être ; il l'a fait sans exagération, sans phrases, mais simplement, loyalement, comme fait un homme sincère et convaincu. Pippo,